
ORIANE LAPOUGE

L'ÉTOILE DE LA LIBERTÉ

ROMAN




CHARLESTON

ORIANE LAPOUGE

L'ÉTOILE DE LA LIBERTÉ

« *Pour nous, ce sera le bulletin de vote ou le fusil.* »

Lorsqu'elle entend ces mots à la radio, un soir d'avril 1964, Mary en est convaincue : elle a enfin trouvé le sujet qu'elle attendait. Après presque un an passé au *Columbus*, à écrire des articles qui ne l'intéressaient pas vraiment, elle va enfin pouvoir s'impliquer dans une grande cause. Bien décidée à être la porte-parole de ce moment historique, elle prend la route pour le Mississippi, aux côtés de centaines de militants, pour aider les citoyens noirs à s'inscrire sur les listes électorales.

Bien loin de son Ohio natal, elle est confrontée à un Sud encore profondément marqué par le racisme et la ségrégation. Quand elle sauve des décombres d'une église des carnets datés de 1848 à 1860, elle découvre le parcours bouleversant de femmes et d'hommes qui ont fui l'esclavage, et de ceux qui les ont aidés, au péril de leur vie.

Un premier roman à la fois captivant et déchirant, porté par des personnages inoubliables qui, chacun à leur manière et en leur temps, sont en quête de liberté.

« **MON COUP DE CŒUR ! LES THÈMES ABORDÉS SONT À LA FOIS PROFONDS ET ÉMOUVANTS.** »

Clarisse Sabard, romancière

Sélectionné par un jury prestigieux

PRIX DU LIVRE
ROMANTIQUE

POCKET



ISBN -978-2-36812-836-7



9 782368 128367

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Couverture : Studio Piaude

Images : © Magdalena Russocka /

Trevillion Images et © Bjorn Beheydt /

Shutterstock



C
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Un vrai coup de cœur ! Ce livre parle d'humanité, de ceux qui n'en ont aucune et de ceux qui en ont à revendre. J'ai vécu des émotions puissantes. Un premier roman incroyable que je vous recommande sincèrement. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

« Un roman bouleversant qui parle de ségrégation, d'esclavagisme, de liberté et de destin à travers l'histoire de personnages profondément touchants. Ce roman fait partie de mes meilleures découvertes de 2022. »

Émilie, de @leslivresdemilie

« Un roman à mettre entre toutes les mains ! La plume de l'autrice nous touche en plein cœur et nous offre un regain d'espoir et plein de sentiments ligne après ligne. »

Caroline, de @cacobouquine

« Je n'avais jamais lu un tel livre. Un livre choc qui tire sa puissance de ses personnages et de son contexte historique fort et évocateur. Des protagonistes criants de vérité et un univers qui ne laissera personne indemne. »

Candice, de @madame.bovarysme

« Quel coup de cœur pour ce livre ! Les sauts dans le temps, les destins qui se croisent, les thèmes traités font de ce livre une vraie pépite. Une ode à la liberté et à l'égalité. Une de mes plus belles découvertes de cette année ! »

Ilinca, de @lectio.academias

« Deux histoires qui s'entremêlent et se font écho. Perte, séparation et injustice rendent ce livre bouleversant. Un beau voyage dans le temps. »

Manon, de @manonlitaussi

« Un premier roman écrit avec le cœur et dont l'aspect historique est incroyablement bien maîtrisé. L'écriture de l'autrice nous transperce, l'histoire nous percute. Un splendide chef-d'œuvre addictif que je recommande. Coup de cœur absolu ! »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« J'ai adoré ce roman poignant qui secoue, qui remue, qui révolte, qui questionne... En somme, qui ne laisse pas indifférent. Un livre bouleversant peuplé de personnages épatants. Une quête de liberté qui invite à ne rien lâcher, à garder espoir et à suivre son étoile ! »
Pascale, de @entredouxpages

« Des personnages courageux qui possèdent une force de caractère des plus inspirante. Un très beau texte, avec un côté historique intéressant et bien construit, qui constitue un vrai travail de mémoire. »
Laura, de @laurasreadings

« Un roman très prenant qui provoque de nombreuses émotions. La souffrance des personnages est si bien décrite qu'on est triste pour eux, qu'on est révolté aussi. J'ai beaucoup aimé en savoir davantage sur ces périodes historiques. C'est un livre dur, mais nécessaire. »
Magdalena, de @triple_l_de_mag

« Un très beau roman qui illustre la puissance des liens qui unissent ceux qui croient en leur combat, ceux qui croient en l'égalité et en la liberté. »
Sophie, de @ducafeetdeslivres

« Une très bonne lecture qui m'a fait sortir de ma zone de confort ! Un roman historique puissant et poignant où brillent encore l'espoir, la liberté et l'amour. »
Clara, de @lecturedepetiteplume

« Une très belle écriture, fluide, douce qui nous transporte et nous immerge dans le roman. L'autrice provoque des émotions aux antipodes les unes des autres, et c'est ce qui rend cette histoire si puissante. Un roman historique engagé aux personnages attachants. »
Mélany, de @readingbook ___

« Entre histoires d'amour et d'amitié, violences et peines, champs de cotons et marécages, Oriane Lapouge signe un roman puissant qui donne une voix aux oublié.e-s de l'histoire des États-Unis. »
Camille, de @leschamoureux

« Dans la lignée de *La Couleur des sentiments*, Oriane Lapouge parle de thèmes forts qui font écho à l'actualité. Racisme, ségrégation, lutte pour les droits civiques : le lecteur est emporté dans le courant de l'Histoire aux côtés d'une héroïne en quête d'indépendance et de liberté. »
Léa, de @leatouchbook

« Un roman très intéressant qui m'a plu à plusieurs égards : un contexte historique très intéressant et bien traité, l'alternance des points de vue ou encore l'écriture de l'autrice. »

Clélia, de @cherlecteurvirgule

« Ce roman évoque l'amour inconditionnel, l'amitié, la solidarité, la résilience mais, surtout, la liberté. C'est un récit qui révolte, qui apprend et qui émeut. Le voyage au fil de ces pages vous changera à tout jamais. »

Julie, de @julie_jelis

« Un roman fort, puissant, qui vient nous toucher profondément le cœur. Il parle de combat, de fraternité, de liberté et de résilience. Un coup de cœur pour ce roman saisissant dont on ne peut pas sortir indemne. »

Louise, de @livresse_delire_delivre

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

L'ÉTOILE DE LA LIBERTÉ

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-836-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Oriane Lapouge

L'ÉTOILE
DE LA LIBERTÉ

Roman



À mon étoile

À Mathys, Aïnhua et Eden

Soudain, il vit un éclat de lumière transpercer l'obscurité du ciel. Il sentit la terre se dérober sous ses pieds. Lentement, il sombrait, les membres tremblants et les mains cramponnées à son bas-ventre. L'amour de sa vie demeurait là, près de lui. Dans un lointain murmure, il percevait le cri déchirant de sa voix. Deux regards, empreints de tristesse, à la croisée de leur destin, s'échangèrent une dernière fois. Il aurait voulu assécher les larmes qui se déversaient sur ses joues pour les emporter avec lui. Malheureusement, il ne le pouvait pas. Désormais, il n'était plus qu'un triste soleil s'inclinant en silence. À l'aube de sa mort, il s'envolait, lourd de regrets, sans lui avoir dit qu'elle seule avait su rallumer les étoiles de son cœur noirci. Dans un ultime souffle, il parvint à lui susurrer qu'il l'avait toujours aimée, afin qu'elle ne l'oublie jamais...

« *Le monde est emporté par la conviction cynique
que la force peut tout, la justice rien.* »

Alexandre Soljenitsyne

Avril 1964, Mississippi

DOUGLAS FAISAIT LES CENT PAS devant le bar de Jim Jefferson. Les mains fourrées dans les poches de sa large salopette, il mastiquait son chewing-gum. Sa journée de travail à la scierie n'avait pas eu raison de son enthousiasme. Aujourd'hui, il s'en fichait pas mal que son patron, M. Miller, ait menacé de le virer après que sa pause eut duré un peu trop longtemps à son goût. Au goût du chef, pas du sien. « Il y en a des dizaines, des comme vous, qui prendraient votre place sans se reposer », avait-il grogné. Plein de pauvres « nègres » qui n'avaient pas d'autre choix, avait-il pensé en retour sans même oser le murmurer. Après tout, il aimait son job, avait toujours adoré le bois, son odeur, sa texture et le bruit de la scie qui embrassait son écorce. Il ne connaissait pas de plus belle mélodie, hormis la douce voix de sa femme. Dieu lui avait donné ce corps robuste qui lui procurait la force

d'être un des plus doués dans son domaine. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il se permettait de temps en temps quelques écarts contrôlés.

— B'jour, Doug, lui lança le vieux Sam en quittant le bar.

Douglas lui rendit son salut en posant un doigt sur sa casquette. Puis il fixa la devanture d'un œil critique. Plusieurs affiches traînaient çà et là. Celle d'un rouge vif était une invitation aux rafraîchissements. Doug ferma les yeux et entendit le cliquetis de l'ouverture d'une bouteille de Coca-Cola. Il imagina même la brume froide s'évaporer. Un autre poster trônait à côté, une pin-up blonde entourée de cigarettes. « Ces femmes sont divinement vendeuses dans leurs tenues affriolantes », songea-t-il. Enfin, son regard se dirigea vers le point d'eau. Deux hommes se dressaient là, le vieux Sam et un jeune garçon. Les deux étaient figés dans la même posture. Tête baissée, dos pliés, ils s'abreuyaient à la fontaine. Chacun étanchait sa soif, le premier sous le panneau « Blancs » et le second sous la pancarte « Colorés ». C'était pour cette raison que Douglas était optimiste en cette fin d'après-midi. Il espérait qu'un vent nouveau souffle enfin sur son pays quand, tout à coup, il fut tiré de ses pensées par l'empoignade de David.

— Oh ! Ça fait au moins vingt bonnes minutes que j't'attends ! Quelles sont les dernières nouvelles ? s'écria Doug en tournant la tête vers son ami.

— Pas ici, suis-moi, chuchota David en scrutant les alentours.

David, avec ses longues jambes fines, accéléra le pas. Sa chemise soigneusement repassée se plaquait à son torse qu'on devinait musclé. Les traits de son visage dégageaient une réelle douceur, ce qui lui donnait cet air enfantin qu'il s'efforçait de rendre moins candide. C'est pourquoi il arborait toujours son chapeau trilby beige légèrement penché sur le côté, rendant ainsi son regard brun mystérieux. Tout en portant sa clope au bec, il fit craquer une première allumette. La flamme de celle-ci s'éteignit aussi

vivement qu'elle était apparue. D'une pichenette, il jeta le premier bâtonnet et reproduisit le même geste en se protégeant du vent à l'aide de son autre main. Il aspira vigoureusement sa première bouffée puis, en arrondissant sa bouche, recracha la fumée. Des nuages se dessinèrent et s'élevèrent à leur tour. Un sourire espiègle se figea sur ses lèvres, laissant apparaître une fossette sur sa joue gauche. David, à l'inverse de Douglas, n'impressionnait pas par sa carrure, mais par sa verve. Non pas que son physique fût insignifiant, loin de là, cependant son éloquence aurait donné de l'allure au plus petit des hommes. Sa soif intarissable de savoir ainsi que son imagination débordante le plaçaient naturellement au cœur des débats où il prenait un malin plaisir à utiliser de nouveaux subterfuges pour déstabiliser son auditoire. Lui ne se laissait jamais débous-soler bien que l'ébène de sa peau et une telle arrogance puissent lui valoir de nombreux problèmes. Certains le jalousaient, d'autres l'admiraient, cela lui importait peu, David se suffisait à lui-même et soutenait les regards qui lui étaient adressés sans mépris ni envie.

Plus ils avançaient entre les rangées de bicoques de ce quartier noir, et plus se formait un attroupement autour des deux hommes. Alan le circur, Danny l'ouvrier ainsi que les jumeaux Bob et Dennis les rejoignirent. Quelques voisins se mêlèrent également au cénacle. La terre rouge qui recouvrait les rues s'était muée en gadoue à cause de la pluie tombée dans la matinée. Chacun des hommes présents marquait de ses traces le sol foulé.

Ils s'installèrent dans l'arrière-cour de Douglas où les odeurs de la cuisine de sa femme Lisa chatouillaient leurs sens. Cette dernière apporta des verres de limonade fraîche et un moelleux aux pommes tout juste sorti du four. Bob et Dennis, qui étaient adossés contre un tas de bois, furent les premiers à se jeter sur la nourriture. La bouche pleine, ils la congratulèrent. Comme à son habitude, Lisa mit la main devant ses lèvres et les remercia d'un sourire gêné.

C'était une femme à la démarche hésitante et au regard fuyant. Et pourtant, ses prunelles mordorées troublaient

immanquablement ses interlocuteurs. Mais sa timidité l'emportait sur sa posture. Aussi, son physique conforme à celui d'une femme discrète lui permettait de passer inaperçue. Tout l'inverse de son mari. Il n'y avait que dans sa cuisine qu'elle se sentait libre de s'exprimer et elle le faisait admirablement bien. Ses recettes étaient toujours un délice. Douglas s'estimait le plus heureux des hommes à ses côtés. Il aimait dire que si ses bras étaient aussi musclés, c'était grâce aux talents culinaires de sa femme. Certains ne voyaient là aucun rapport, car ses biceps avaient toujours été d'une circonférence nettement supérieure à la normale. Mais on le laissait y croire. C'était un de ces rares couples que les épreuves avaient fortifiés.

Regroupés sur ce petit terrain, les hommes parlaient tous en même temps et la conversation se mua en un brouhaha incontrôlable. Mais quand David prit la parole, le silence s'abattit et les yeux se rivèrent sur lui.

— D'ici peu, notre Mississippi va avoir besoin de chacun de nous, lâcha-t-il d'un ton solennel tout en repositionnant son chapeau. Cet été, des volontaires originaires du Nord vont venir dans notre État afin de nous aider à nous inscrire sur les listes électorales, continua-t-il devant les regards arrondis et les mâchoires tombantes.

— Ch'inscrire sur les listes électorales, ché possible ça ? questionna Bob, étonné, la bouche encore pleine de gâteau.

— Faut qu'on fasse quoi ? ajouta Doug, impatient comme un enfant tandis que d'autres, en retrait, prirent peur.

David était un militant des droits civiques. Il était membre d'un groupe indépendant et incitait les Noirs de son comté à sortir de leur retranchement. Pour cela, il était souvent la cible d'attaques, mais n'avait jamais cessé son combat. D'un coup d'œil vif, il observa un court instant son public et reprit :

— Nous devons, nous aussi, prendre part à l'écriture de notre propre histoire, dit-il en prenant soin d'articuler chaque mot. Nous savons plus que quiconque combien

le système dans le Sud est injuste et si différent de celui du reste de notre pays. Nous connaissons tous un frère, un oncle, un voisin, un ami qui a été intimidé ou battu à tort ; une sœur, une cousine, une fille qui a été rabaissée ou humiliée.

Les hommes commencèrent à sentir monter en eux une effervescence nouvelle. David, en arpentant la cour, continua en haussant le ton :

— L'abolition de l'esclavage date de cent ans, CENT ANS, entendez-vous, et nous ne sommes toujours pas égaux de fait. Chaque jour, nos droits sont bafoués.

— Oui, lança Alan d'une voix agacée, ce sera le vote ou le fusil, comme l'a dit Malcolm !

— Ah ouais ? Et il est où, ton fusil, à toi ? ironisa Danny. Oubliez pas que les plus armés sont bien les Blancs d'ici.

Il y eut une rumeur d'acquiescement.

— Combien d'entre vous sont inscrits sur les listes électorales ? questionna David en choisissant ses mots avec précaution. Combien d'entre vous ont réellement essayé de faire bouger les choses ?

Devant l'absence de réponses, et pour convaincre son auditoire, il se permit de raconter un petit mensonge :

— Moi-même, je n'ai jamais songé à le faire. J'ai toujours pensé que mon vote ne changerait rien à mon quotidien. Mais maintenant, je me dis que mon vote, plus ton vote, Doug, plus le tien, Alan, plus les deux des jumeaux et ainsi de suite pèseront dans l'urne autant que les voix des Blancs ! Nous avons tendance à croire que, seuls, nous ne pouvons rien, mais c'est faux, c'est accepter notre sort ! C'est rester un témoin silencieux de notre triste condition. Et si, vous, dit-il en les pointant de l'index, vous n'avez pas le courage de le faire pour vous-même, faites-le pour nos enfants. Ceux qui, dans nos écoles noires, n'ont pas les mêmes livres que les gamins des écoles blanches ! conclut-il avec emportement.

— Je suis avec toi, déclara Dennis, des miettes sur ses lèvres après qu'il avait repris une part de moelleux aux pommes comme son frère.

— Qui peut accueillir chez soi des volontaires ? demanda David, plein d'espoir. Je sais que c'est risqué, mais n'oublions pas qu'ensemble nous serons plus forts, ajouta-t-il en levant son poing refermé.

— Moi, cria Doug en brandissant également le poing car il sentait la grandeur du moment.

D'autres suivirent son exemple et certains hésitèrent encore, mais ce soir-là, chacun retourna chez soi envahi par un sentiment nouveau, curieux mélange d'espoir et de crainte.

2

*« Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal,
mais par ceux qui le regardent sans rien faire. »*

Albert Einstein

Été 1840, Mississippi

TÉTANISÉE, elle laissa son maigre corps abandonner la lutte. Elle n'était plus en mesure de résister. Son jeune âge ne lui avait pas épargné les récits de ces drames-là. Ceux entraînant une femme dans les abîmes de son être. Le combat était perdu, elle le savait, mais dans un ultime effort, elle parvint à extirper son âme. Il ne lui prendrait pas tout. Ses pensées s'entrechoquaient dans cette grange où les hennissements des chevaux se mêlaient aux gémissements du mal. Elle aurait aimé partir plus loin. Là où les rires de son insouciance enfantine faisaient encore écho au ciel.

Des rayons de lune bercés d'une brise d'été s'infiltraient entre les planches de la bâtisse, éclairant ainsi l'union forcée de deux tristes ombres. Le noir était blanc, le blanc était noir. La cruauté et l'immoralité allaient foudroyer sa pureté à jamais. S'élevant jusqu'aux astres, elle observa

la scène en silence. Un frisson la parcourut. Sa pupille n'avait jamais été aussi sombre. Les ténèbres emportaient ces quelques braises qui, à force de rêves, avaient tenté vainement d'exister.

Elle assistait, impuissante, à la fin de son innocence, étendue sur le sol, tandis que l'homme, visiblement ravi, jouait avec sa marionnette. Il l'avait achetée pour cela. Arrachant sa chemise en toile, dépliant ses membres, ricant de ses nombreuses cicatrices, arpentant sa nudité de ses mains assurées. Elle se vit déglutir et, en un éclair, regagna son corps quand une douleur fulgurante tressaillit dans son bas-ventre. Elle essaya de hurler, mais ne perçut aucun son. Le fils du maître avait pris soin de couvrir ses sanglots de sa main bien trop épaisse. Elle suffoquait sous ce poids qui l'empêchait de se mouvoir, sentant ce souffle grossier et cette moiteur qui ruisselait sur sa peau. Elle étouffait, seule, dans cette nuit noire parsemée de lumière pâle, portant sur ses frêles épaules ce destin brisé d'enfant esclave. Sa respiration s'amenuisait, l'oxygène lui manquait, ses yeux se plissèrent, et la pénombre l'envahit.

Aby n'avait jamais eu peur de mourir. Elle attendait même l'ange de la mort avec impatience. Ses bras dessinaient deux ailes prêtes à s'envoler. Mourir signifiait devenir libre, et cette promesse de liberté la poussa à vivre.

*« Toujours viser la lune, car même en cas d'échec,
on atterrit dans les étoiles. »*

Oscar Wilde

Avril 1964, Ohio

MARY TOURNAIT EN ROND DANS SA CUISINE. Le doigt à la bouche, rongant frénétiquement son ongle. Ses pensées virevoltaient dans sa tête. Même les rafales tambourinant à sa fenêtre ne parvenaient pas à l'extirper de ses réflexions. Elle devait trouver une idée, un sujet qui intéresserait le public.

La pression commençait à l'épuiser. Devoir faire ses preuves, rédiger un article avec un nombre de mots à respecter dans un temps imparti. La panique de la page blanche l'envahissait un peu plus chaque jour.

Elle ne cessait de se remettre en question. Et si elle s'était trompée de métier ? Si elle n'était pas faite pour être journaliste ? Ce qu'elle voulait, elle, au plus profond de son être, c'était devenir écrivaine. Imaginer des histoires d'amour impossible et les coucher sur le papier. Faire se rencontrer deux êtres que tout séparait, mais qui

s'unissaient finalement, car le cœur l'emportait. Il l'emportait toujours, pensait-elle. Oh ! l'amour, elle en avait tant rêvé. Le vrai, le grand, l'unique, celui qui retourne une âme et la transforme à jamais.

Des débuts d'histoire, elle en avait un tas, elle griffonnait des textes, tâtonnait et abandonnait. Était-ce parce que les relations qu'elle avait connues n'avaient été que des échecs ? En écrivant ses désirs, réalisait-elle qu'ils n'étaient que des fantasmes ? La tâche lui semblait si longue, si fastidieuse... et ce n'était pas son premier roman, à peine commencé, qui allait la nourrir. Il lui fallait une rentrée d'argent, et ce poste de journaliste au *Columbus* lui avait paru être un bon compromis en attendant mieux. Après tout, elle n'était pas tombée bien loin de son rêve d'enfant.

Trêve de lamentations, elle devait se ressaisir, elle le savait. À elle, aujourd'hui, de se faire sa place et de prouver qu'elle était aussi légitime qu'un autre. Dans cette petite pièce qui lui servait de cuisine, elle ronchonnait si fort qu'elle s'agaçait elle-même. La vaisselle qui s'entassait dans l'évier semblait lui signifier qu'une vie plus rangée pourrait, peut-être, lui permettre d'y voir un peu plus clair. Submergée de colère, elle mit un bon coup de pied dans le tabouret. La douleur qui la submergea aussitôt lui rappela qu'elle ne portait pas de chaussures. Elle tomba au sol, attrapant son orteil entre ses mains et injuriant le monde entier. Recroquevillée à terre, elle se remémora la cause de son énervement, qui remontait à cet après-midi.

Elle se jouait la scène inlassablement. Janet, la quarantaine et qui en paraissait dix de moins, rare femme aspirant à la réussite professionnelle, accessoirement rédactrice en chef du journal, l'avait convoquée pour faire un point sur son travail. Mary, depuis la veille, avait un mauvais pressentiment, et en se dirigeant vers la porte vitrée du bureau de sa patronne, sentit comme une boule se loger au creux de sa gorge. Pour se donner de la force, elle se rappela que, plus jeune déjà, elle rédigeait des papiers pour la gazette de son lycée. Munie de son stylo fétiche et de son carnet beige, elle ratissait les couloirs à la recherche d'exclusivités.

À cette époque, personne ne la convoquait pour obtenir des précisions sur l'avancement de son travail. Puis, à l'université, elle écrivait des articles sur l'équipe de football du campus, mêlant, avec ironie, résultats sportifs et potins de vestiaires des pom-pom girls. L'humour était un de ses points forts et elle voyait souvent le côté burlesque des situations. Afin de rester anonyme, elle avait utilisé un nom d'emprunt masculin et son identité n'avait jamais été révélée. Elle sourit en se remémorant ce dernier point puis, enfin, elle frappa à la porte.

— Entre, Mary, je t'attendais, entendit-elle de l'autre côté de la cloison.

Elle se demandait comment Janet pouvait toujours employer ce même ton impersonnel et froid avec chaque personne qu'elle recevait. Mary, elle, ne savait pas faire semblant et, quand elle était contrariée, cela se percevait dans sa voix.

Lorsqu'elles furent assises toutes les deux, chacune à une extrémité du bureau, Mary observa ses jambes s'entrecroiser. Sa jambe droite ne reposait pas sur sa jambe gauche élégamment comme Janet. Non, le pied de sa jambe droite passait au-dessus de sa jambe gauche, puis revenait se loger derrière sa cheville, si bien que ses jambes semblaient s'entremêler. Ses membres représentaient à la perfection ses pensées du moment : un sac de nœuds.

Ses articles étaient étalés devant elle et une plante séparait son regard de celui de son interlocutrice. Rapidement, elle compta les papiers, il y en avait cinq précisément. Janet l'épiait et, d'un geste franc, décala le végétal pour mieux la toiser. Mary, quant à elle, n'osa pas relever les yeux, qu'elle garda rivés sur les feuilles.

— Mary, tu es parmi nous depuis combien de mois ? questionna Janet, d'une voix calme mais ferme.

— J'entame mon dixième mois, hésita Mary, sentant parfaitement le regard dur de Janet sur elle.

— Dix mois et trop peu de sujets dignes de notre ligne éditoriale ! En tant que femme, j'ai appuyé ta candidature auprès d'hommes plus que réticents à t'embaucher. Comptes-tu leur donner raison ?

— J'ai écrit quelques articles...

— Ne me mentionne pas tes cinq papiers ici présents, évoquant la circulation à Columbus ou les occupations des femmes au foyer, la coupa Janet d'un ton soudain devenu méprisant.

Perplexe, Mary avait relevé la tête et observait Janet qui mimait avec de grands signes des bras une situation qui lui paraissait préoccupante. Elle devait l'être sinon elle ne serait pas ici. Janet poursuivit son monologue en lui rappelant qu'elle avait vanté son diplôme de journalisme ; et que cela avait pesé dans la balance. Désormais, les deux femmes se faisaient face, mais les pensées de Mary l'emmenèrent ailleurs. « Madame s'imagine avoir pris des risques pour moi, songeait-elle. Mauvais pari, visiblement. »

— Une journaliste d'investigation ne peut pas se contenter de pauvres écrits sur les routines des ménagères, insista Janet dont le franc-parler ramena Mary à la réalité.

Gênée, celle-ci se sentit rougir. Elle détestait cela, et plus elle y pensait, plus ses joues chauffaient. Pourtant, aujourd'hui, elle tenait entre ses mains un sujet différent de ce qu'elle avait jusqu'alors proposé et elle espérait que cela lui plaise.

— Mary, comprends-moi bien, il nous faut un bon sujet, un sujet vraiment digne d'intérêt, et de toute urgence ! Avant la semaine prochaine ! Sinon nous allons devoir réviser ton statut au sein du journal, lui asséna sèchement la rédactrice en chef en lui désignant la sortie du doigt afin de la libérer.

Mary se figea, puis elle se redressa maladroitement, le temps de démêler ses jambes. Avant de quitter la pièce, elle lui déposa tout de même son nouvel article. Mais Janet ne prit pas le temps de le lire. Hébétée par cet affront supplémentaire, elle sortit du bureau de Janet en lui souhaitant une bonne fin de journée. Pourquoi lui souhaitait-elle une bonne journée alors que cette dernière venait de gâcher la sienne ? Elle réfléchirait à la réponse plus tard, là, elle ne désirait qu'une chose : fuir loin d'ici.

En retournant à son poste de travail, Mary fut saisie par son reflet dans les baies vitrées des locaux. Ses cheveux

châtains, tombant sur ses épaules, encerclaient un visage légèrement creusé. Tout ce qu'elle intériorisait ressortait dans ces poches qui tombaient sous ses yeux. La tristesse qu'elle portait en son cœur amincissait sa silhouette sans qu'elle puisse le contrôler. Beaucoup y voyaient une chance et proposaient volontiers de lui donner quelques-uns de leurs kilos en trop. Elle souriait souvent en retour, par politesse, mais elle n'acceptait pas sa propre maigreur.

Ce soir-là, affalée dans le canapé de son salon, Mary se sentit une nouvelle fois seule au monde. Pourquoi n'avait-elle pas à ses côtés quelqu'un pour prendre soin d'elle ? Une épaule sur qui elle pourrait reposer son cœur gros. Une oreille à qui elle n'aurait même pas besoin de tout confier, car celle-ci aurait entendu et compris ses silences. Un être qui l'accepterait telle qu'elle était et dont la seule présence serait suffisante.

Assise, perdue, elle fixa les nuages sombres à travers la fenêtre quand la voix d'un homme à la radio la ramena à la réalité. Il s'agissait de la rediffusion d'une émission datant du début du mois. Au fur et à mesure que l'orateur s'exprimait, elle se redressait et tendait davantage l'oreille. D'un ton assuré et entraînant, les mots prononcés éveillaient en elle une idée.

« C'est pourquoi le moment est venu pour vous et pour moi, en 1964, de faire preuve de plus de maturité politique et de comprendre à quoi sert le bulletin de vote, ce que nous sommes censés obtenir lorsque nous votons, et que, si nous ne votons pas, la situation finira par en venir au point où nous devons fondre des balles. Ce sera le bulletin de vote ou le fusil... »

D'un bond, la jeune femme se leva et, pour la seconde fois de la journée, scruta son image dans le miroir. Ce soir-là, elle vit une lueur s'allumer dans ses iris verts. Un sourire en coin se dessina sur son visage. Elle venait de trouver son sujet !